

M. de Borsenne connaissait assez les affaires du baron de Précourt pour avoir pu dire effrontément et sans crainte d'être démenti par la baronne, que ce n'était pas par cupidité qu'il voulait épouser Jeanne.

Et pourtant, pour cet homme blasé et presque ruiné, ce sentiment seul pouvait dicter ses résolutions. C'était, en effet, pour l'argent, et attiré par la perspective d'une nouvelle fortune qu'il agissait.

M. de Précourt ne donnait réellement à sa fille que trois cent mille francs de dot ; mais ce que le baron n'avait pu confier à personne, puisqu'il l'ignorait, c'est qu'à une époque, qui ne pouvait être très-éloignée, Jeanne devait hériter de plus de cent millions.

M. de Borsenne était mieux instruit. Non-seulement il connaissait la somme, mais il avait vu le testament et il aurait pu indiquer les propriétés et les valeurs mobilières dont se composait l'héritage.

Ce testament existait depuis quatre ans ; il avait été dicté à un notaire de Fréjus par M. Fontange mourant.

Jeanne avait eu pour parrain et marraine M. et madame Fontange, qui étaient les seuls parents de sa mère. Elle était déjà grande lorsque M. Fontange pour cause de santé, fut obligé de quitter Paris et ses salons dont elle avait fait les délices, et où si souvent et pendant si longtemps, elle avait été saluée comme une reine de la mode. Mais elle n'était plus l'étoile brillante dont on avait admiré les rayonnements. Des jeunes femmes, qu'elle avait vues gamines, apparurent comme des astres nouveaux, et, peu à peu, elle se trouva délaissée, éclipsée. C'était lui faire sentir, un peu cruellement peut-être, qu'elle avait vieilli et que son temps était fini. Elle eut le bon esprit de ne pas en trop souffrir et de ne pas se plaindre. Il lui restait pour se consoler, avec une immense fortune, l'affection toujours sincère et dévouée de son mari.

Madame Fontange le suivit, nous ne dirons pas avec plaisir, mais sans répugnance ; évidemment, cela lui coûtait un peu de quitter Paris et ses salons dont elle avait fait les délices, et où si souvent et pendant si longtemps, elle avait été saluée comme une reine de la mode. Mais elle n'était plus l'étoile brillante dont on avait admiré les rayonnements. Des jeunes femmes, qu'elle avait vues gamines, apparurent comme des astres nouveaux, et, peu à peu, elle se trouva délaissée, éclipsée. C'était lui faire sentir, un peu cruellement peut-être, qu'elle avait vieilli et que son temps était fini. Elle eut le bon esprit de ne pas en trop souffrir et de ne pas se plaindre. Il lui restait pour se consoler, avec une immense fortune, l'affection toujours sincère et dévouée de son mari.

Ces défections autour d'elle et les blessures faites à son amour-propre donnèrent à cette véritable Parisienne, toujours belle et toujours élégante, le courage d'aller s'isoler dans une petite ville de province.

La santé de M. Fontange, délabrée par des excès de travail, ne se rétablit point dans le Midi, ainsi que le lui avait fait espérer son médecin. Elle alla sans cesse en déclinant, et un jour il comprit qu'il touchait au terme de sa vie.

Il n'avait que des parents éloignés, tous riches, d'ailleurs, et qu'il ne voyait jamais.

Devait-il les faire ses héritiers ?

Il se posa cette question pour ne plus songer qu'à Jeanne de Précourt, sa filleule, qu'il avait tant de fois fait sauter sur ses genoux, il se rappelait avec ravissement qu'elle lui tirait sa moustache et les baisers dont elle couvrait ses joues. Plus d'une fois, il s'était souhaité une petite fille aussi jolie, aussi intelligente et, peu à peu, il s'était pris pour elle d'une affection presque paternelle.

Il n'en fallait pas davantage pour qu'il résolût de lui léguer toute sa fortune personnelle.

XVIII

M. Fontange fit donc un testament en faveur de mademoiselle Jeanne de Précourt, sa filleule, en réservant l'usufruit à sa femme.

M. de Précourt avait bien entendu parler vaguement d'un testament, mais avec sa répugnance à s'occuper des affaires, il n'avait fait aucune question à ce sujet.

La baronne, dont nous avons esquissé la vie, était, sous ce rapport, au moins aussi indifférente que son mari.

Fréjus est loin de Paris ; depuis la mort de M. Fontange, la famille de Précourt n'y était allée qu'une seule fois, et madame Fontange n'avait pas cru devoir parler du testament. Lorsqu'elle venait à Paris pour y passer un mois ou six semaines, elle employait son temps à revoir ses anciennes connaissances et à se montrer dans quelques théâtres, ce qui lui rappelait les grands jours de ses triomphes. On la voyait à peine chez M. de Précourt où, disait-elle, on s'ennuyait à mourir. Elle y parlait de Paris, de ce qu'elle avait vu, de ses nouveaux boulevards, de ses amies vieillies, enlaidies, de celles qui n'étaient plus et d'une infinité de niaiseries, comme une provinciale qu'elle était devenue. Et c'était tout.

Un jour, pourtant, après avoir babillé un quart d'heure avec Jeanne, elle lui avait dit :

— Sais-tu bien, mignonne, que tu es très-jolie et que tu as de l'esprit comme un démon ? Avec la grande fortune que tu auras un jour, gare les amoureux !

La jeune fille n'avait pas fait attention, elle ne comprit rien à ces paroles.

Au retour d'un voyage qu'il avait fait en Italie, M. de Borsenne s'était arrêté à Fréjus.

Heureuse de revoir une de ses anciennes connaissances, un de ceux qui avaient été témoins de son éclat, et qui s'étaient courbés sous le spectre de sa volonté mondaine, madame Fontange le retint plusieurs jours, et se plut à l'exhiber au milieu de sa société bourgeoise, dont elle

s'était fait une nouvelle cour, et où elle trouvait encore des adulateurs, ce qui lui permettait de récolter un regain de compliments, de louanges et d'adorations.

C'est dans une conversation qu'il eut avec madame Fontange, que M. de Borsenne apprit l'existence du testament.

Il alla chez le notaire et trouva le moyen de se faire mettre la minute sous les yeux.

A partir de ce moment, le projet d'épouser mademoiselle Jeanne de Précourt, la riche héritière, germa et grandit dans sa tête.

Revenu à Paris, il chercha immédiatement les moyens de se lier avec M. de Précourt et de capter sa confiance.

Comme le hasard se fait toujours le serviteur et le complice de certains hommes, un moyen s'offrit de lui-même à M. de Borsenne.

M. de Précourt était en procès avec la ville de Paris à propos d'un immeuble ; le conseil d'Etat était appelé à se prononcer. M. de Borsenne s'empara de l'affaire et la mena si promptement et si bien que M. de Précourt, qui du reste avait tous les droits de son côté, obtint gain de cause. M. de Borsenne n'en attribua pas moins cette décision des juges suprêmes à ses démarches et à son activité, et M. de Précourt reconnaissant, lui offrit son amitié et lui ouvrit sa maison comme nous l'avons vu.

Il avait su si bien s'emparer du baron et de sa confiance, qu'il lui avait fait accepter un valet de chambre sans que le baron eût songé à voir son livret ou à lui demander ses certificats.

Cependant M. de Précourt était un homme prudent, sage, réservé, sachant juger les hommes et très-difficile dans le choix de ses amis.

Or, le nouveau domestique du baron n'était autre chose qu'un agent de M. de Borsenne, un espion à ses gages, chargé d'observer, de voir, d'entendre et de le renseigner sur tout ce qui se passait dans la maison.

Après les paroles menaçantes qu'il avait adressées à la baronne en la quittant, il crut devoir ne plus revenir rue Le Peletier afin de la laisser tout entière à ses réflexions. D'ailleurs, il voulait utiliser les huit jours de répit qu'il lui avait accordés à préparer son plan d'attaque, dans le cas où madame de Précourt persisterait dans ses résolutions.

Pour la pauvre femme, ces huit jours furent remplis d'angoisses, de terreurs et de sombre découragement.

Elle voyait avec horreur l'abîme ouvert devant elle, prêt à l'engloutir. Elle ne vivait plus. Elle ne pouvait rester une seule minute éloignée de sa fille. Elle la couvait du regard ; on aurait dit qu'elle ne pouvait se rassasier de la regarder. C'était un véritable débordement de tendresse et de caresses passionnées.

La jeune fille répondait à cette effusion d'amour maternel par un redoublement de prévenances, de petits soins et de câlineries charmantes.

Toutefois, Jeanne n'était pas dans son état habituel. Par moments, elle était préoccupée ; ses mouvements et sa gaieté même, trop bruyante pour ne pas être un peu factice, trahissaient une certaine agitation intérieure.

Était-ce l'excitation causée par l'affection de sa mère, qui se manifestait, tout à coup, si expansive et si violente ?

Voilà ce que se demandait madame de Précourt, en suivant d'un regard inquiet sa fille bien-aimée, qui allait et venait autour d'elle, gracieuse et légère comme un oiseau.

Un soir, après le dîner, Jeanne s'adressant à son père, lui dit :

— C'est étonnant, cher père, voilà bientôt une semaine que nous n'avons pas vu M. de Borsenne ; je ne comprends rien à cela.

— Elle parle de M. de Borsenne et depuis six jours elle n'a pas prononcé le nom de Georges, ne put s'empêcher de remarquer la baronne.

— En effet, dit le baron, M. de Borsenne nous néglige ; peut-être est-il en voyage ?

— Il vous aurait prévenu.

— Malade ?

— Il nous le ferait savoir.

— Tu as raison, Jeanne ; il y a quelque chose d'extraordinaire dans cette retraite. Demain, je ferai prendre des nouvelles de M. de Borsenne.

Vous avez entendu, Pierre, poursuivit-il en s'adressant à son valet de chambre, qui achevait de desservir la table, demain vous passerez chez M. de Borsenne et demanderez s'il est indisposé ou en voyage.

— Je n'oublierai pas, répondit le domestique.

S'il l'eût voulu, maître Pierre aurait pu répondre tout de suite à M. de Précourt que M. Borsenne n'avait pas quitté Paris et qu'il se portait à merveille, que s'il ne venait pas rue Le Peletier, c'est qu'apparemment il avait d'excellentes raisons pour cela.

Madame de Précourt n'avait pas prononcé une parole, mais le valet de chambre s'étant retiré :

— A voir votre empressement à vous informer de ce que devient M. de Borsenne, dit-elle d'une voix brève, on dirait que cet homme est absolument nécessaire à votre existence.

— Se préoccuper de ce qui peut causer l'éloignement d'un ami est une chose fort naturelle, répliqua le baron. N'est-il pas vrai, Jeanne ?

— Certainement, mon père, mais nous devons respecter les sentiments de ma mère ; nous savons que la figure de M. de Borsenne lui déplaît.

— Oh ! sa figure, se dit tout bas madame de Précourt, je déteste, je hais tout en lui.

La soirée se passa sans qu'on s'occupât davantage de M. de Borsenne.

Le lendemain, dans l'après-midi, M. de Précourt reçut une lettre qu'il fit lire à sa fille. Elle était de M. de Borsenne.

« Je viens d'apprendre que vous avez fait demander de mes nouvelles, écrivait-il ; veuillez m'excuser si j'attends encore deux ou trois jours avant d'aller vous rendre mes devoirs. Ma santé est toujours excellente.

« Mais je suis absorbé dans un travail de la plus haute importance, qui ne me permet pas de disposer d'une minute en faveur de mes meilleurs amis. »

— Encore trois jours, fit Jeanne, qui parut vivement contrariée.

— C'est singulier, pensa M. de Précourt, on supposerait volontiers que ma fille est amoureuse de M. de Borsenne.

La jeune fille devint de plus en plus préoccupée et agitée ; mais, en présence de sa mère, elle redevenait vive, joyeuse et mettait tous ses soins à ne pas lui laisser soupçonner le travail qui se faisait dans sa pensée.

Du reste, la baronne était elle-même dans une situation d'esprit qui ne lui permettait guère d'observer sa fille avec cette précision et cette sûreté de jugement qui sont chez une mère, en certaines circonstances, comme un don surnaturel de divination.

M. de Borsenne lui avait donné huit jours pour réfléchir. Certes, elle les avait bien employés ; elle avait réfléchi longuement ; mais si, d'une part, sa résolution était bien définitivement arrêtée, elle n'avait pris aucun parti pour conjurer les inévitables dangers auxquels sa résistance allait la livrer.

De quelque côté qu'elle se tournât, elle se voyait également condamnée et perdue.

Sans doute, elle pouvait lutter, elle y était même absolument décidée, mais le résultat devait quand même lui être fatal. Impossible de changer sa destinée. Il fallait qu'elle fût immolée.

(à continuer.)

LA FILLE DES COMÉDIENS

On écrit de Madrid :

Il y a quelques jours, au moment de la répétition, les artistes du théâtre de la Zarzuela furent troublés dans leurs études par des vagissements dont ils ne pouvaient s'expliquer l'origine. Le garçon du théâtre se livra à de nombreuses recherches, et quel ne fut pas son étonnement, après une série de promenades infructueuses à travers l'édifice, de découvrir tout à coup que les cris sortaient des lieux d'aisance ! On s'empressa, on souleva la lunette, et l'étonnement redoubla quand, dans le coude fermé par le tube de l'appareil, on vit, couché le long de ce berceau d'une espèce aussi nouvelle que répugnante, un enfant nouveau-né enveloppé de langes et qui, sans nul doute, venait d'être jeté là par les mains d'une mère sans entrailles.

A cette nouvelle, il n'y eut qu'un cri, dans le théâtre, un cri de stupeur, bientôt suivi d'un cri de pitié, et complètement enfin par cet autre : « Adoptons le bébé ! » poussé avec le même ensemble.

Or, ce bébé se trouvait être une charmante petite fille. D'un commun accord, on décida de l'appeler « Miracle » *Milagro*, pour la façon miraculeuse dont on venait de la sauver.

Puis Lucia Pastor, l'actrice populaire de la Zarzuela, choisie comme marraine, lui donna son prénom, et le directeur, son parrain, y ajouta celui de « Zarzuela » du nom du théâtre où elle avait été trouvée.

C'est dans ces conditions que l'enfant a été présentée au curé de la paroisse pour être baptisée. La lettre d'invitation était assez curieuse. Elle était ainsi rédigée :

Baptême à la paroisse de San Sebastian. — Maria del Milagro Lucia Pilar Sanz y Zarzuela. — Née Zarzuela. — Parrains : dona Lucia Pastor, don Nicholas Noriega. — Protecteurs les artistes de la troupe de la campagne 1888-1889

A cinq heures, le cortège, parti du théâtre, se mettait en route pour l'église.

L'église de San Sebastian était trop étroite pour contenir l'affluence.

A peine la cérémonie commencée, l'enfant a voulu montrer qu'elle était digne de ceux qui venaient si généreusement de l'adopter, et elle s'est mise à pleurer en témoignant d'un registre de voix extrêmement étendu. « Cela promet ! » dit le parrain.

La compagnie va très prochainement donner une représentation au bénéfice de sa petite protégée. Le profit de cette soirée sera versé à la caisse des dépôts afin de constituer à l'enfant une dot à l'époque de sa majorité.

Nous avons déjà Moïse sauvé des eaux ; nous avons maintenant Mlle Milagro sauvée d'autre chose. Mais où donc, mon Dieu ! où donc va se loger la Fortune maintenant ?